**Dominique GODINEAU, *S'abréger les jours. Le suicide en
France au XVIII^e siècle***

Paris, Armand Colin, 2012, 336 p., ISBN 978-2-2002-4969-4, 24 €.

Sébastien Annen

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12814>

DOI : 10.4000/ahrf.12814

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 177-179

ISBN : 978-2-9083-2789-2

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Sébastien Annen, « Dominique GODINEAU, *S'abréger les jours. Le suicide en France au XVIII^e siècle* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 372 | avril-juin 2013, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12814> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12814>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

Dominique GODINEAU, *S'abrégé les jours. Le suicide en France au XVIII^e siècle*

Paris, Armand Colin, 2012, 336 p., ISBN 978-2-2002-4969-4, 24 €.

Sébastien Annen

RÉFÉRENCE

Dominique GODINEAU, *S'abrégé les jours. Le suicide en France au XVIII^e siècle*. Paris, Armand Colin, 2012, 336 p., ISBN 978-2-2002-4969-4, 24 €.

- 1 Cet ouvrage explore la face sombre du « beau XVIII^e siècle » en cernant le phénomène suicidaire à partir d'archives policières et judiciaires essentiellement parisiennes (Châtelet et parlement), complétées par celles du parlement de Rennes et par la lecture du *Journal* du libraire Hardy. Dominique Godineau s'inscrit ainsi dans une histoire des sensibilités tournée non pas vers l'explication psychologique du passage à l'acte mais vers la réception du geste suicidaire par la société française au XVIII^e siècle. On ne sera pas surpris que ce phénomène soit différemment appréhendé à partir de la seconde moitié du siècle : les formulations judiciaires – telles que l'« homicide de soi-même » – s'estompent alors pour faire place au néologisme *suicide*, venu d'Angleterre.
- 2 Le premier chapitre (« Le cadavre devant ses juges ») éclaire le traitement juridique et judiciaire du suicide, appréhendé par l'*Ordonnance criminelle* de 1670 comme un crime atroce de lèse-majesté humaine et faisant à ce titre l'objet d'une enquête du commissaire de police et de poursuites pénales *post mortem* – tout du moins lorsque les suicides ne sont pas désamorcés par les solidarités familiales et parviennent aux oreilles de la justice, c'est-à-dire peu souvent. La répression – quand elle a lieu – connaît un recul notable à partir de la seconde moitié du siècle et l'on remarque que les condamnations sont moins fréquentes lors du procès en appel devant les parlements de Paris et de Rennes. Dominique Godineau insiste sur la « décorporalisation » de la peine

(p. 63) : le corps des suicidés n'est alors plus supplicié dans la rue et la confiscation des biens est minimale tandis que l'essentiel du châtement se focalise sur la damnation mémorielle. Cette évolution trouve un premier achèvement sous la Révolution lorsque le suicide est dépénalisé de façon « silencieuse » (p. 73). Sans grands débats, c'est par l'adoption du *Code pénal* (1791), supprimant l'*Ordonnance criminelle*, que le suicide n'est plus considéré comme un crime. Le Directoire quant à lui réaffirme dans le *Code des délits et des peines* (1795) que la mort éteint toute poursuite. Désormais considérés comme étant plus à plaindre qu'à punir, le suicidaire et le suicidé sont progressivement déresponsabilisés.

- 3 C'est à un panorama sociologique des pratiques suicidaires et de leurs représentations que nous convie le deuxième chapitre (« Vue(s) d'ensemble »). L'auteur insiste sur les différences liées au sexe, à l'âge et à la catégorie sociale. Si les suicidés sont souvent jeunes (moins de 30 ans) et préfèrent se suicider dans l'espace domestique (61 % des cas), il s'agit surtout d'hommes (aux deux tiers). Tandis que ces derniers privilégient les armes à feu et le fer, le saut (dans le vide, dans la Seine, dans un puits) demeure une pratique féminine. En étudiant l'« étiquette du suicide » (p. 102), Dominique Godineau met en lumière le caractère roturier et rural de la pendaison, la dimension urbaine et masculine des armes à feu et l'élitisme attaché aux armes blanches (notons que l'ouverture des veines est une pratique inconnue au XVIII^e siècle).
- 4 Logiquement, le troisième chapitre (« Les chemins du désespoir ») explore les motifs donnés au geste par les acteurs et les témoins. De façon générale, Dominique Godineau montre que le motif diabolique cède devant les ennuis matériels (un quart des suicides, notamment après l'effondrement du système de Law ou pendant la misère de l'an III) et devant la folie (un suicide sur dix). Mais c'est surtout l'ennui de vivre (ou mélancolie) qui s'impose comme nouveau motif au cours du siècle, en réponse peut-être à un idéal de bonheur martelé par les philosophes (« Il n'y a qu'un devoir, c'est d'être heureux », Diderot) et par les révolutionnaires (« Le bonheur est une idée neuve en Europe », Saint-Just). Ainsi l'absence de bonheur se retrouve fréquemment dans les mots d'adieux sous la Révolution : « Proclamé idéal à atteindre, son absence en devenait socialement plus criante, et peut-être aussi individuellement plus cruelle » (p. 174). L'ensemble de ces motifs traduit une plus grande empathie à l'égard d'un geste suicidaire déresponsabilisé.
- 5 Le quatrième chapitre (« Individus et société ») convainc moins que les trois précédents – peut-être faute de sources suffisantes –, en opérant un retour sur les pratiques et les motifs. Dominique Godineau se concentre alors sur l'analyse d'un phénomène qui ne s'impose qu'après 1750 : la rédaction de mots d'adieux. Elle insiste – peut-être trop – sur le passage d'un suicide philosophico-politique à un suicide plus passionnel au début du XIX^e siècle. Les quelques emprunts à la littérature sont mentionnés (écrits stoïciens, théâtre mélodramatique, lettre de Saint-Preux). Enfin, c'est aussi le rapport avec l'Église qui est exploré dans ce chapitre, tant les catholiques ne semblent pas avoir conscience de commettre un acte interdit ou – s'ils en ont conscience – décident de passer outre. Là encore, le choix personnel et la compassion l'emportent sur la réprobation.
- 6 Comme le chapitre précédent, le cinquième et dernier (« Suicide et événement ») opère un retour sur les pratiques et les motifs en se concentrant pour l'essentiel sur la rupture révolutionnaire : le geste suicidaire est désormais clairement valorisé et politisé. Si les révolutionnaires puisent dans les modèles antiques pour faire du suicide

la manifestation de leur vertu civique et de leur liberté (on renvoie ici à la devise « Vivre libre et mourir », qui orne la couverture des *AHRF*), les royalistes invoquent plutôt le modèle des martyrs chrétiens. Dominique Godineau revient également sur la crise de l'an III, évoquant une « atmosphère morbide et anxiogène » (p. 250) et comptabilisant soixante-treize suicides en six mois (entre l'automne 1794 et le printemps 1795). Le chapitre se concentre enfin sur plusieurs suicides célèbres (et célébrés), notamment sur les « martyrs de Prairial », ces six montagnards condamnés le 17 juin 1795 et qui se suicident collectivement après avoir inventé leur *Hymne* passé à la postérité (cf. *AHRF*, 1994, n° 297, p. 621-622).

- 7 L'importance du livre, première synthèse sur la question, et riche contribution à l'étude des changements culturels et sociaux de la fin du XVIII^e siècle, est aussi une invitation à approfondir et développer des recherches trop peu nombreuses. On peut cependant regretter le manque de cohérence qui touche les deux derniers chapitres et qui donne au dernier la forme d'un catalogue de suicides politiques sous la Révolution, ainsi que la mobilisation parfois trop rapide de Foucault et de certains concepts (sécularisation, médicalisation, hygiénisme, utilitarisme, etc.) pour éclairer des temporalités et des phénomènes complexes et nuancés (p. 59). On se gardera aussi de se laisser gagner par l'impression d'une évolution quasi linéaire de la condamnation à la dépénalisation, alors que la conclusion vient grandement nuancer cette impression. L'auteur y évoque en effet la revanche et la reconquête de l'Église au début du XIX^e siècle, reléguant la rupture révolutionnaire au rang de simple moment et invitant à prolonger les recherches par-delà la Révolution. On ne saurait que recommander la découverte de cet ouvrage, stimulant et bien écrit, qui ouvre des pistes intéressantes et renouvelle les questionnements autour du phénomène suicidaire.